



Contribution à l'étude des dynamiques identitaires obliques

Laurent-Charles Boyomo Assala* et Aghi Bahi**

L'un des courants les plus dominants et les plus stimulants des *postcolonial studies* se proposait de changer le paradigme de l'obsession identitaire pour proposer un autre récit du monde en rendant notamment compte de la labilité des identités. Les terrains d'élaboration des stratégies de soi, ainsi que le pensait par exemple Homi Bhabha (2007), offraient l'opportunité d'observer le spectacle des positions du sujet émergent dans les moments où changent les modalités d'assemblage des binômes sur lesquels l'individu et les groupes se définissent : altérité/identité, passé/présent, intérieur/extérieur, inclusion/exclusion, masculin/féminin, notamment. Les lieux de création qui excèdent la somme des parties qui les composent, tout comme le statut du discours comme forme de l'ordonnancement d'un monde où le principe d'égalité se fonde sur des droits à la différence toujours remodelés, apparaissaient alors comme des cadres et des catégories privilégiés pour observer les différentes stratégies de construction identitaire des sujets en action. Prenant acte de la nécessité de réinscrire pleinement les processus identitaires dans ces contextes spécifiques, la plupart des continuateurs des études post-coloniales ont eu à cœur de penser autrement les identités en évitant notamment les assignations abusives, qu'il s'agisse de l'inscription dans les territoires ou des conditions sociopolitiques qui contribuent à rendre impossible l'expression toujours instable et labile des identités. Ce sont quelques-unes de ces propositions qui composent le menu du présent numéro d'*Afrique et développement*. Plusieurs textes s'inspirent en effet explicitement du modèle d'analyse des études post-coloniales et se présentent comme des réflexions sur les conditions sociales de production des identités, en particulier dans le segment de population que constituent les jeunes. De ce point de vue il s'agit d'un enrichissement dudit modèle à partir de quelque chose qui relèverait des *Youth Studies*. C'est le cas, à des degrés divers, des dix articles qui se sont intéressés au tournant technologique que constituent les médias et de façon spécifique les réseaux

* Université de Yaoundé 2, Yaoundé, Cameroun. Email: cboyomo@yahoo.fr

** Faculté de UFR Information Communication et Arts, Université de Cocody, Abidjan, Côte d'Ivoire. E-mail : bahi_aghi@yahoo.fr

sociaux et Internet dans les rapports qu'établissent les jeunes Africains avec ces outils. L'étude spécifique de leur impact chez les jeunes apparaît comme une particularité au sein des *Cultural Studies* d'inspiration post-coloniale. L'ambivalence qui induit un *double bind* dans leur usage est, comme pour toute technologie, la caractéristique fondamentale des réseaux sociaux qui peuvent servir et desservir tout à la fois leurs usagers.

Tout d'abord, leur face heureuse : l'identité revendiquée par les jeunes kenyans qu'étudie Benson Oduor Ojwang, semble être le produit d'une protestation contre l'image, imposée par l'opinion et la classe politique, d'une jeunesse dépravée et droguée, et de plus auteur de crimes, pillages et assassinats divers. Pour y faire face, les jeunes s'inventent un langage, spécifique, une sorte d'argot qui leur sert de symbole de reconnaissance identitaire. Koch Radio sera la radio de diffusion et le moyen de revendiquer publiquement cette identité langagière, mais également de mener des campagnes d'éducation des jeunes en matière de santé, de politique, de promotion des droits humains, de l'entrepreneuriat, de la lutte contre le sida et de l'approche genre. La conclusion qu'en tire l'auteur est optimiste :

Les jeunes reçoivent de nos jours un grand nombre d'informations sur les opportunités d'emploi et d'autres ouvertures socioéconomiques aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des bidonvilles. L'approche postule que les contenus radiophoniques tout comme les stratégies de résolution des conflits développées par les jeunes parlent à leur esprit autant qu'ils répondent à leurs besoins.

De même, au Maroc, les mouvements protestataires dits du 20 février ont bénéficié d'une incontestable amplification grâce à *Facebook*, *You Tube*, *Twitter* et d'autres blogs. Comme le montre Abdelaziz Radi, les jeunes s'en sont armés dans le but de faciliter l'organisation de leurs mouvements, mais surtout comme « *changement dans les règles de jeu politique pour une génération avide de liberté après plusieurs décennies d'oppression au Maroc* ».

Plus encore, en s'appuyant sur l'actionnisme et le modèle du *politicalprocess*, Ibrahima Touré, qui examine l'engagement des jeunes contestataires dans les mouvements *Y'en a marre* du Sénégal et Balai citoyen du Burkina Faso, considère pour sa part que grâce aux réseaux sociaux numériques, ces mouvements apparaissent comme des forces de transformation sociale incontestables qui auront contribué de manière décisive à modifier la perception du monde pour les jeunes. Mamadou Dimé situe sa contribution dans la même veine historique. En comparant les mouvements *Bul Faale* des années quatre-vingt-dix et *Y'en a marre* plus tard, il considère que ces deux mouvements peuvent s'inscrire dans une tradition longue de mobilisation politique et de participation citoyenne au Sénégal. Loin d'être des épiphénomènes, ces révoltes des jeunes révèlent les « dynamiques sociétales

dans la réinvention du contrat social sénégalais ». Avec les jeunes Nigériens, la discussion se déplace du terrain proprement politique au terrain social, tout en confirmant le paradigme des solidarités socio-numériques. Chris Akor montre qu'à la suite du printemps arabe et du mouvement *Occupy Wall Street*, les protestations de janvier 2012, en raison de l'augmentation du prix du pétrole au Nigeria, ont permis aux jeunes de contester frontalement le pouvoir autoritaire et de renégocier leur place dans un système qui les contraignait à la marginalisation. Cependant,

Alors que certains jeunes avaient décidé d'affronter le système à travers des protestations de grande ampleur et un appel intransigeant à la reddition des comptes et à l'inclusion sociale, d'autres ont au contraire choisi de transformer le système néo-patrimonial en une ressource qu'ils ont utilisé et utilisent à des fins d'accumulation.

Mais à travers l'analyse de l'usage de Facebook dans l'activisme révolutionnaire des jeunes du Zimbabwe, ManaseKudzai Chiweshe montre de façon paradoxale l'apathie qui caractérise le comportement de ces jeunes dans une hypothèse moins optimiste qui saisit l'intérêt inversement proportionnel de la jeunesse pour l'activité politique. Ainsi, plus ils s'intéressent aux débats sur *Facebook*, moins leur militantisme politique s'affirme. Versant moins heureux des technologies, à rebours du rôle qu'ils ont assumé pendant les printemps arabes, les médias sociaux intéresseraient les jeunes Zimbabwéens en raison des débats qu'ils favorisent avec les membres de leurs familles, des échanges de photos, des chats ou du spectacle sportif qu'ils autorisent, au détriment d'un engagement politique révolutionnaire clairement assumé. Il démontre qu'au-delà de la prégnance des rapports de production et contrairement à ce qu'en pensaient des auteurs des *Subaltern studies* comme Gayatri Spivak (1988), les *subaltern* peuvent, dans une certaine mesure, parler. Pour Serge Aliana, les processus à travers lesquels les jeunes Africains définissent, redéfinissent, configurent ou reconfigurent leurs identités dans un monde déterritorialisé et composé de communautés imaginées éclairent en effet l'enjeu et l'action des mouvements et des réseaux sociaux des jeunes. En se servant des travaux d'Arjun Appadurai et Gilles Deleuze, il montre que la transnationalité est inscrite au cœur des dynamiques sociales contemporaines qui lient les processus culturels et l'imagination en imposant une nouvelle temporalité à la mondialisation, celle-ci étant elle-même en tension permanente entre des configurations géo-historiques différentes, voire opposées, soit universalisation/fragmentation et uniformisation/replis identitaires.

Si donc la condition du succès des réseaux sociaux est le contexte historique de leur apparition, peut-on supposer que pour les jeunes artistes dont ils contribuent à la réussite, les conditions sociales de leurs usages sont

déterminantes ? Pour Elisé Asinomé, qui étudie le parcours des jeunes artistes musiciens malgaches, l'appartenance des jeunes à des réseaux sociaux tels que Facebook permet d'amplifier leur popularité. En soumettant lesdits réseaux aux exigences d'exposition et de diffusion de leurs créations, les jeunes artistes se connectent à l'international globalisé, et au-delà des carrières individuelles, marquent une rupture radicale avec le mode de commercialisation des générations artistiques précédentes. Condition de réussite économique, l'art peut également, grâce aux ruses de ses multiples usages sociaux, servir à oxygéner un système structuré par des inégalités ethniques et régionales. Le 14 mai 2013, en effet, un mouvement qui rappelle celui des États-Unis dénommé « *Occupy Parliament* » paralyse le parlement kenyan dont les membres sont accusés de gloutonnerie et de voracité par une population outrée par leur décision d'augmenter leurs rémunérations contre l'avis de la Commission des salaires et de la rémunération. Les jeunes artistes (*artists*) utiliseront la peinture d'images et de symboles sur leurs corps dénudés, des posters, des caricatures, des oriflammes, la musique et le théâtre de rue, réclamant la transparence, la reddition des comptes et le sens de responsabilité des leaders politiques du Kenya, et fustigeront tour à tour l'incompétence, la corruption, le tribalisme, le népotisme et l'intolérance de la classe politique. Faisant écho à ces mouvements, le professeur Wangari Maathai tiendra un discours qui poussera finalement le gouvernement à retirer son projet. Même si Mokua Ombati plaide pour des études complémentaires permettant de confirmer et de consolider l'hypothèse du rôle des productions artistiques et symboliques dans les divers contextes de l'engagement politique, son texte est une illustration stimulante de ce que la « racaille » (Nicolas Sarkozy dixit) est susceptible de parler. Les blogs et autres plateformes de publicisation de productions vidéos musicales personnelles sont en effet des objets réticulaires expressifs proposant, comme le montrent déjà Laurence Allard et Olivier Blondeau en France (2007), autant de perspectives singularisées de l'événement médiatique des émeutes de l'automne 2005 en France. Mais la contestation juvénile ne touche pas que les jeunes subalternes. La dynamique des nouvelles notabilités que constituent les cadres et élites urbaines locales et abidjanaises offre l'occasion à Noël Kouassi d'explorer l'engagement politique des jeunes producteurs d'hévéa dans la région de Bettié à l'est de la Côte d'Ivoire. La contestation de l'autorité des chefs coutumiers lui offre l'occasion de comprendre comment les jeunes planteurs ruraux s'efforcent de se libérer des barrières sociopolitiques qui structurent leurs positions et contraignent leur action. À partir d'une approche ethnographique, il tente de saisir dans leurs mouvements le système des espaces de prise de parole qui s'élaborent en dehors des cadres réguliers et ordinaires de l'expression politique. Dans un contexte fortement marqué par des conflits multiformes et notamment entre

ainés et cadets sociaux, entre autochtones et étrangers et entre membres de partis politiques opposés, les formes de contestation politique actuelle font cependant fi des clivages ethniques et des hiérarchies sociales. En cela elles semblent constituer une rupture avec l'ordre social en vigueur.

Mais ces différentes perspectives laissent irrésolue la question des usages des technologies de l'information. En en faisant de simples outils d'action collective pour les jeunes, la plupart des textes négligent l'examen de leur appropriation, voire de leur privatisation par cette catégorie sociale. En quoi les usages analysés sont-ils authentiques et inédits ? Comment lesdits usages ouvrent-ils l'horizon des possibles pour les jeunes ? À l'exception notable de Chris Akor et de Manase Kudzai Chiweshe qui montrent en quoi l'engagement des jeunes Nigériens et Zimbabwéens les conduit *in fine* à des dynamiques réactionnaires ou à tout le moins au conformisme du système néo-patrimonial, à rebours d'une perspective libératrice : il n'est pas possible de ressentir autre chose qu'un optimisme triomphaliste exprimé par les textes proposés. Les causes de ce sentiment sont sans doute à rechercher à la fois dans les perspectives adoptées par les chercheurs et dans la séduction de l'idéologie technologique qui les traverse. Une divergence fondamentale nous sépare en effet de l'approche défendue par les contributions ci-dessus : la définition de la notion d'identité et le statut qu'on est susceptible de lui accorder dans la réflexion sur les réseaux sociaux. De fait, en s'intéressant plus à ce que les auteurs de ces textes semblent d'accord pour désigner comme jeune dans une évidente communauté de projet scientifique qu'aux dynamiques supposées résulter de leur engagement social, les auteurs négligent les processus par lesquels les réseaux sociaux actualisent les identités des jeunes, d'une part, et les enjeux de la médiatisation qu'ils opèrent grâce et avec lesdits réseaux, d'autre part. Il est en effet important de revenir sur la question de l'intérêt des chercheurs pour l'engagement des jeunes. Dans l'univers idéal typique ainsi artificiellement saisi par les auteurs, la figure du jeune, acteur des réseaux, se pare de vertus héroïques. Qu'il s'agisse d'un choix de recherche ou d'un objet monumental de l'usage des réseaux sociaux qui s'impose par la force de l'évidence – les jeunes sont censés être plus portés que leurs aînés à utiliser les réseaux sociaux –, le plus important nous semble être l'ensemble des transformations qui s'opèrent au contact des jeunes avec les réseaux, et notamment les différentes configurations obliques qui en résultent pour le groupe social, que ce soit dans leurs identités sociales ou dans leurs identités numériques. Comme le remarquaient déjà Allard et Blondeau, Internet apparaît alors, du point de vue identitaire, comme un laboratoire, observatoire et catalyseur d'une « stylistique de l'existence » nécessitant autant de « technologies de soi ».

Dans le cadre de cette approche par l'identité comme pratique signifiante et comme ars recombinaire, on peut inclure les identités médiatiques et les modèles d'identification proposés dans les discours politiques ou culturels contemporains parmi les ressources de ce bricolage esthétique-identitaire concrétisé dans différents objets expressifs digitaux (blogs, créations musicales ou vidéos personnelles...). L'identité « racaille » fait partie de l'une d'entre elles, tout comme « la jeune fille voilée », pour prendre des exemples d'identités assignées à la jeunesse des banlieues, écrivent-ils.

Les jeunes semblent trouver dans l'internet trois propriétés essentielles : le courage pour défier le pouvoir à travers la figure du héros, l'activisme du groupe primaire sans une mobilisation identitaire assumée et le goût de l'engagement ludique non politisé. Explosives ou évanescences, ces différentes identités structurées par les technologies numériques, ces identités en tension permanente s'actualisent ainsi dans un individualisme réticulaire, un « individualisme expressif » selon le paradigme de Belah (1996, 1re éd. 1985) et Allard (2003), et dans des dynamiques d'émancipation personnelles qui opèrent une forme de dépolitisation. Cette perspective, peu analysée dans les articles proposés, devrait conduire à articuler trois dimensions au moins de la construction sociale des jeunes : cognitives (représentations sociales des jeunes), discursives (formulations et discours sur et dans les réseaux socio-numériques) et sociologiques (rôle du leadership technique et de l'expertise d'utilisation par type de réseaux – Facebook, Twitter, etc.). Un regard plus critique et exigeant à l'égard des usages de la catégorie « jeunes » aurait pu servir à enrichir les hypothèses explicatives plutôt qu'à confirmer la certitude d'usages enchantés des technologies socio-numériques. Même si en liant globalement les contributions l'on peut parvenir à une conclusion moins décisive, une lecture isolée et un peu distraite des articles est de nature à troubler par la tonalité euphorique de ceux-ci.

Du point de vue des études post-coloniales, rappelons-le, les identités de jeunes sont saisies comme des nouvelles ethnicités que AngelaMcRobbie (2001) décrit du reste en termes de « *modes de transformation des jeunes masculinités et féminités qui ont émergé des formes culturelles, avec les différentes constellations de subjectivités des jeunes* ».

Elle invite à ce propos l'analyste à porter une plus grande attention, à l'instar des sociologues féministes telles que Radway (1985), à l'espace de l'expérience interrassiale et interactive d'expression de ces formes, et à explorer les processus d'hostilité, de fascination et de désir qui pénètrent et forment la nature de ces rencontres. Reconnaisant cependant que des analystes tendent parfois à opposer l'expérience de vécu des jeunes et leurs représentations formelles, l'auteur précise :

Les différentes subjectivités des jeunes qui, pour des raisons d'impuissance générationnelles et institutionnelles sont le produit d'une dépendance liée à l'âge des jeunes, exigent et trouvent des structures symboliques dans des formes culturelles propres aux jeunes et à travers lesquelles des préoccupations telles que « ce que vous êtes », « qui vous voulez être » et « avec qui vous souhaitez sortir » peuvent être explorées, non pas de façon définitive mais comme une trajectoire sociale réflexive. Pour le dire autrement, il n'existe pas de différence sociologique entre l'expérience de vécu et les formes de représentation textuelles.

Pour un grand nombre d'auteurs s'inscrivant dans ce courant spécifique des *Cultural Studies* qui prend pour objet les expériences sociales biographiques complexes (Hall 1992a ; 1992b ; Bhabha 1990 ; Amedeo Maiello 2001), l'expérience de vécu ne s'oppose pas nécessairement aux formes et aux textes de représentation. Plus particulièrement en ce qui concerne la jeunesse, les clubs de musique, les danses, la télévision, les livres et les sons et les images sont bien souvent des formes d'expression à la fois de l'expérience et des représentations des jeunes. Mais il convient d'avoir présent à l'esprit que les rapports sociaux de sexe, d'âge et d'ethnicité médiatisés par la massification scolaire et universitaire, le chômage et la drogue dont les catégories jeunes sont bien souvent les victimes principales désajustent les clivages sociaux. L'article de Deevia Bhana aborde des questions autour de la négociation de la sexualité et des intimités dans certaines conditions sociales. Elle met l'accent sur les avantages d'engager ces questions avec les jeunes africains. De sorte « qu'une interprétation oppositionnelle » dans un registre peut cohabiter avec une lecture « dominante » dans un autre registre : on peut à la fois résister à la légitimation de l'ordre social dans tel film d'action ou dans tel clip de musique rap et en entériner les représentations sexistes » (Macé 2000:252).

Malgré ces observations, la dizaine d'articles de ce numéro forme un ensemble cohérent et riche de contributions qui explorent à différentes échelles le rapport d'une catégorie finalement dynamique – les jeunes – à l'altérité humaine, sociale, géographique, historique ou politique, mobile et labile. Qu'aucune référence de ces articles ne porte sur l'âge de l'objet est à la fois un signe, celui d'un impensé propositionnel axé davantage sur le comportement que sur la production sociale de cette catégorie, mais également un symbole, celui des difficultés d'une méthodologie qui devrait saisir l'objet jeune au croisement d'un engagement politique, voire idéologique, et d'identités visibles qui se construisent dans la dynamique de cet engagement et que viennent éclairer et raffermir les usages spécifiques des réseaux socio-numériques et les formes de représentation que s'en font les jeunes. C'est dans un double apport théorique et opérationnel résultant

de la difficulté de coordonner des individualités qui poursuivent chacune son propre but et ses actes créatifs et d'inventivité que peut se mesurer la contribution globale des sciences de/et à l'action sociale.

Références

- Allard, L. & O. Blondeau, 2007, « La racaille peut-elle parler ? Objets expressifs et émeutes des cités », *Hermès, La Revue*, 1/2007 (n° 47), p. 77-87. URL : <http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2007-1-page-77.htm>
- Allard, L., 2003, « Express yourself ! Les pages perso. Entre légitimation technopolitique de l'individualisme expressif et authenticité réflexive peer to peer », *Réseaux*, 117, 1, p. 191- 219.
- Belah, R. N., R. Madsen, W. M. Sullivan, A. Swidler & S. M. Tipton, 1985, 1996, 2008, *Habits of the Heart : Individualism and Commitment in American Life*, Los Angeles & Berkeley, University of California Press.
- Bhabha, Homi K., 2007, *Les Lieux de la culture : une théorie post-coloniale*, Paris, Payot.
- Bhabha, Homi K., 1990, *Nation and Narration*, London, Routledge.
- Hall, Stuart, 1992a, « New Ethnicities 1 », in J. Donald & A. Rattansi (Eds), « Race », *Culture and Difference*, London, Sage, p. 252-259.
- Hall Stuart, 1992b, « The question of cultural identity », in S. Hall, D. Held & D. McGrew (Eds), *Modernity and Its Futures*, London, Polity Press.
- Macé, É., 2000, « Qu'est-ce qu'une sociologie de la télévision ? Esquisse d'une théorie des rapports sociaux médiatisés. 1. La configuration médiatique de la réalité », *Réseaux*, n. 104, vol. 18, p. 245-288.
- McRobbie, A., 2001, « Everyone is Creative : Artists as Pioneers of the New Economy ? », http://www.k3000.ch/becreative/texts/text_5.html.
- Maiello, A., 1996, 2001, « Ethnic conflict in post-colonial India », in I. Chambers & L. Curti (Eds) *The Post-colonial Question : Common Skies, Divided Horizons* London, Routledge, p. 99-114.
- Radway, J., 1985, « American Studies, Reader Theory, and the Literary Text : From the Study of Material Objects to the Study of Social Processes », in D. Nye & C. K. Thomsen (Eds.), *American Studies in Transition*, Odense, Odense University Press.
- Spivak, G. C., 1988, « Can the Subaltern Speak ? », in Nelson, C. & L. Grossberg (Eds), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Illini Books, University of Illinois Press Urbana and Chicago, 1988, p. 271-313.